

# Lycée Georges DUBY – 2014

## Français - Devoir commun de 1<sup>e</sup>

Durée de l'épreuve : 4 heures

Objet d'étude : Le théâtre, texte et représentation

### Textes :

A - Jean RACINE, *Andromaque*, 1667.

B - MARIVAUX, *L'île des Esclaves*, 1725.

C - Alfred de MUSSET, *Les Caprices de Marianne*, 1833.

D. Bernard-Marie KOLTES, *Le retour au désert*, 1988.

---

### I. QUESTION (4 points)

Comment l'écriture théâtrale de ces trois extraits incarne-t-elle l'affrontement ?

### II. ECRITURE (16 points)

**Vous traiterez un de ces sujets au choix :**

#### 1. Commentaire

Vous proposerez un commentaire du texte de Racine (texte A).

#### 2. Dissertation

Antonin Artaud déplorait que le théâtre occidental ne soit qu'un « théâtre de la parole ». Partagez vous cette opinion ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus et sur vos connaissances personnelles.

#### 3. Invention

Deux metteurs en scène ont choisi de monter la scène de Musset. Ils ont chacun une vision différente du personnage de Marianne : le premier l'imagine troublée, le second indifférente. Ils mettent en avant leur parti pris de mise en scène dans un dialogue. La progression de votre texte s'organisera autour d'arguments précis.

## Texte A : Jean RACINE, *Andromaque*, 1667.

*A l'issue de la guerre de Troie, les Grecs ont posé à leur allié, Pyrrhus, roi d'Epire, un ultimatum : il doit leur livrer Astyanax, fils de sa captive Andromaque et du défunt mari de celle-ci, Hector. Or Pyrrhus est amoureux d'Andromaque et espère gagner ses faveurs en sauvant son fils. Mais devant sa froideur, il se montre menaçant.*

Acte III, SCENE VII (en entier): PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE (confidente d'Andromaque)

PYRRHUS *continue*.

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.

Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes

Je ne fais contre moi que vous donner des armes.

5 Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.

Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux :

Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,

S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.

Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?

10 Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.

A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.

Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?

Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?

Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-nous.

15 Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,

Combien je vais sur moi faire éclater de haines.

Je renvoie Hermione<sup>1</sup>, et je mets sur son front,

Au lieu de ma couronne, un éternel affront.

Je vous conduis au temple où son hymen<sup>2</sup> s'apprête ;

20 Je vous ceins<sup>3</sup> du bandeau préparé pour sa tête.

Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner :

Je vous le dis, il faut ou périr ou régner.

Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,

Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.

25 C'est craindre, menacer et gémir trop longtemps.

Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends.

Songez-y : je vous laisse ; et je viendrai vous prendre

Pour vous mener au temple, où ce fils doit m'attendre ;

Et là vous me verrez, soumis ou furieux,

30 Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

<sup>1</sup> Sa fiancée.

<sup>2</sup> Mariage.

<sup>3</sup> Ceindre : entourer

## Texte B : MARIVAUX, *L'île des esclaves*, 1725.

*Dans une antiquité de fantaisie, quatre personnages échouent sur une île imaginaire où les maîtres et les valets sont contraints d'échanger leur condition. Le valet Arlequin, qui a pris la place de son maître Iphicrate, tient ici un discours de séduction à Euphrosine, une maîtresse qui a dû de son côté prendre la place de sa servante Cléanthis.*

Scène 8 : ARLEQUIN, EUPHROSINE

*Arlequin arrive en saluant Cléanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.*

- EUPHROSINE.- Que me voulez-vous ?
- ARLEQUIN, *riant*- Eh ! eh ! eh ! ne vous a-t-on pas parlé de moi ?
- EUPHROSINE.- Laissez-moi, je vous prie.
- ARLEQUIN.- Eh là, là, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée.
- 5 EUPHROSINE.- Eh ! pensez ce qu'il vous plaira.
- ARLEQUIN.- M'entendez-vous un peu ?
- EUPHROSINE.- Non.
- ARLEQUIN.- C'est que je n'ai encore rien dit.
- EUPHROSINE, *impatiente*.- Ahi !
- 10 ARLEQUIN.- Ne mentez point ; on vous a communiqué les sentiments de mon âme, rien n'est plus obligeant pour vous.
- EUPHROSINE.- Quel état<sup>1</sup>!
- ARLEQUIN.- Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai ? mais cela se passera ; c'est que je vous aime, et que je ne sais comment vous le dire.
- 15 EUPHROSINE.- VOUS ?
- ARLEQUIN.- Eh pardi oui ; qu'est-ce qu'on peut faire de mieux ? Vous êtes si belle, il faut bien vous donner son cœur, aussi bien vous le prendriez de vous-même.
- EUPHROSINE.- Voici le comble de mon infortune.
- ARLEQUIN *lui regardant les mains* - Quelles mains ravissantes ! Les jolis petits doigts !
- 20 que je serais heureux avec cela ! mon petit cœur en ferait bien son profit. Reine, je suis bien tendre, mais vous ne voyez rien ; si vous aviez la charité d'être tendre aussi, oh ! je deviendrais fou tout à fait.
- EUPHROSINE.- Tu ne l'es déjà que trop.
- ARLEQUIN.- Je ne le serai jamais tant que vous en êtes digne.
- 25 EUPHROSINE.- Je ne suis digne que de pitié, mon enfant.
- ARLEQUIN. Bon, bon, à qui est-ce que vous contez cela ? vous êtes digne de toutes les dignités imaginables : un empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus : mais me voilà, moi, et un empereur n'y est pas et un rien qu'on voit vaut mieux que quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?
- 30 EUPHROSINE.- Arlequin, il me semble que tu n'as point le cœur mauvais.
- ARLEQUIN.- Oh ! il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je suis un mouton.
- EUPHROSINE.- Respecte donc le malheur que j'éprouve.
- ARLEQUIN.- Hélas ! je me mettrais à genoux devant lui.
- EUPHROSINE.- Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément<sup>2</sup>. Vois l'extrémité où je suis réduite ; et si tu n'as point d'égard au rang que je tenais dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du moins que mes disgrâces, que mon esclavage, que ma douleur t'attendrissent. Tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras ; je suis sans asile et sans défense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de
- 40 la tienne même, Arlequin ; voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez misérable ? Tu es devenu libre et heureux, cela doit-il te rendre méchant ? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage ; je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoute rien à celui que je souffre.
- ARLEQUIN, *abattu, les bras abaissés, et comme immobile*.- J'ai perdu la parole.

<sup>1</sup> Situation.

<sup>2</sup> sans risquer d'être puni

**Texte C : Alfred de MUSSET, *Les Caprices de Marianne*, 1833.**

*Coelio est tombé amoureux de Marianne, une jeune femme mariée qui le repousse. Son meilleur ami, Octave, a accepté d'être son porte parole auprès de la jeune femme.*

ACTE II, SCENE 1.

OCTAVE. - Belle Marianne, vous dormirez tranquille. - Le cœur de Coelio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE. - Quel dommage ! et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là ! Voyez ! comme le hasard me contrarie. Moi qui allais l'aimer.

5 OCTAVE. - En vérité ?

MARIANNE. - Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je lui appartenais. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous ? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

10 OCTAVE. - Raillez, raillez<sup>1</sup> ! Nous ne vous craignons plus.

MARIANNE. - Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière<sup>2</sup>, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

15 OCTAVE. - La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement ; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE. - Comment s'appelle ce lait merveilleux ?

OCTAVE. - L'indifférence. Vous ne pouvez ni aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épine et sans parfum.

20 MARIANNE. - Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison ? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues<sup>3</sup>, donnez-le moi de grâce, que je les apprenne à ma perruche.

OCTAVE. - Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser ? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle ; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi ; et le jour où, comme une Galatée<sup>4</sup> d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous ferez, et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

25 MARIANNE. - Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui m'arrive. Il est décrété par le sort que Coelio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Coelio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'ai à aimer ledit seigneur Coelio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer du doigt, et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire<sup>5</sup> ? Si elle refuse au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu'elle, et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : Vous êtes une rose du Bengale, sans épine et sans parfum ?

30

35

40

<sup>1</sup> Railler : se moquer.

<sup>2</sup> Cordons attachés à la robe d'un enfant pour le soutenir dans sa marche.

<sup>3</sup> Discours véhéments, enflammés

<sup>4</sup> Divinité marine de la mythologie grecque. Son nom évoque la blancheur du marbre.

<sup>5</sup> Chanson vulgaire

**Texte D : Bernard-Marie KOLTES, *Le retour au désert* (1988).** Le premier échange entre Adrien et Mathilde. p. 12-14

*Pendant la guerre d'Algérie, Mathilde revient en France dans l'intention de récupérer la maison familiale, habitée durant son absence par son frère Adrien.*

---

*Entre Adrien, en haut de l'escalier.*

ADRIEN.- Mathilde, ma sœur, te voici de nouveau dans notre bonne ville. Es-tu revenue avec de bonnes intentions ? Car, maintenant que l'âge nous a calmés un peu, on pourrait tâcher  
5 de ne pas nous chamailler, pendant le court temps de ton séjour. J'ai pris l'habitude de ne plus me chamailler pendant les quinze années de ton absence, et ce serait dur de m'y remettre.

MATHILDE.- Adrien, mon frère, mes intentions sont excellentes. Et si l'âge t'a calmé, j'en suis déjà très contente : les choses seront plus simples pour le très long temps que je compte  
10 passer ici. Car moi, l'âge, au lieu de me calmer, m'a beaucoup énervée ; et entre ton calme et mon énervement, tout devrait bien se passer.

ADRIEN.- Tu as voulu fuir la guerre et, tout naturellement, tu es venue vers la maison où sont tes racines ; tu as bien fait. La guerre sera bientôt finie et tu pourras retourner en Algérie, au bon soleil de l'Algérie. Et ce temps d'incertitude dans laquelle nous sommes tous, tu l'auras  
15 traversé ici, dans la sécurité de ta maison.

MATHILDE.- Mes racines ? Quelles racines ? Je ne suis pas une salade ; j'ai des pieds et ils ne sont pas faits pour s'enfoncer dans le sol. Quant à cette guerre-là, mon cher Adrien, je m'en fiche. Je ne fuis aucune guerre ; je viens au contraire la porter ici, dans cette bonne ville, où j'ai quelques vieux comptes à régler. Et, si j'ai mis longtemps à venir régler ici ces quelques  
20 comptes, c'est que trop de malheurs m'avaient rendue douce ; tandis qu'après une quinzaine d'années sans malheur les souvenirs me sont revenus, et la rancune, et le visage de mes ennemis.

ADRIEN.- Des ennemis, ma sœur ? Toi ? Dans cette bonne ville ? L'éloignement a dû fortifier encore ton imagination, qui pourtant n'était pas faible ; et la solitude et le soleil brûlant de  
25 l'Algérie te brouiller la cervelle. Mais si, comme je le crois, tu es venue ici contempler ta part d'héritage pour repartir ensuite, eh bien, contemple, vois comme je m'en occupe bien, admire comme je l'ai embellie, cette maison, et lorsque tu l'auras bien regardée, touchée, évaluée, nous préparerons ton départ.

MATHILDE.- Mais je ne suis pas revenue pour repartir, Adrien mon petit frère. J'ai là mes bagages et mes enfants. Je suis revenue dans cette maison, tout naturellement, parce que je  
30 la possède ; et, embellie ou enlaidie, je la possède toujours. Je veux, avant toute chose, m'installer dans ce que je possède.

ADRIEN.- Tu possèdes, ma chère Mathilde, tu possèdes : c'est très bien. Je t'ai payé un loyer, et j'ai considérablement donné du prix à cette mesure. Mais tu possèdes, d'accord. Ne  
35 commence pas à me mettre en colère, ne commence pas à chicaner. Mets, je te prie, un peu de bonne volonté. Re commençons notre bonjour, car tout cela est mal parti.

MATHILDE.- Re commençons, mon vieil Adrien, re commençons.

